



HAL
open science

La rationalité scientifique comme travail de l'incertain : deuil et destins de la quête de certitude

Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Sarah Troubé. La rationalité scientifique comme travail de l'incertain : deuil et destins de la quête de certitude. In *Analysis*, 2022, 6 (1), pp.68-73. 10.1016/j.inan.2022.03.016 . hal-03917296

HAL Id: hal-03917296

<https://hal.science/hal-03917296>

Submitted on 1 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sarah Troubé

Université Côte d'Azur, LIRCES, 06200 Nice, France

Résumé

Contexte : L'article explore la place et le rôle de l'incertitude dans la rationalité scientifique. Si la capacité à tolérer l'incertitude peut être comprise comme une condition de l'accès au registre du savoir, la quête de certitude s'ancre quant à elle dans la construction psychique et narcissique du sujet, et ne peut être abandonnée qu'au prix d'un arrachement jamais achevé. Ce besoin de certitude se donne à voir dans la tendance ordinaire à percevoir les résultats scientifiques comme certains et définitifs, et à se rapporter à l'idéal d'un progrès scientifique susceptible d'atteindre à une connaissance complète des phénomènes.

Objectifs : Rappeler que la pratique et l'éthique scientifiques reposent sur une élaboration et une heuristique de l'incertitude amène alors à interroger les destins de ce besoin de certitude, dans la mesure où son exclusion du fonctionnement des sciences ne peut suffire à y renoncer. On peut ainsi questionner la fonction tenue par l'idéal d'un progrès illimité des sciences, caractéristique de l'émergence de la science moderne : cet idéal pourrait être entendu comme une issue sublimatoire à la quête de certitude. La crise dans laquelle serait entré cet idéal de progrès invite néanmoins à questionner d'autres modalités par lesquelles la certitude exclue de la rationalité scientifique est susceptible de faire retour.

Méthode : Repérer la place tenue par l'incertitude dans l'esprit scientifique amène à interroger différents registres d'incertitude, et à distinguer en particulier une incertitude épistémologique d'une incertitude métaphysique, inhérente au progrès des connaissances scientifiques. Cette incertitude irréductible invite à questionner l'esprit scientifique non pas tant comme un deuil réussi du besoin de certitude, mais comme un arrachement jamais achevé. Cette lecture invite à interroger les discours scientifiques comme des constructions d'allure fantasmatique, dans laquelle la quête d'un accès direct à la certitude revient sous la forme non plus d'un idéal, mais d'une conviction sur la nature de la science.

Résultats : Souligner le rôle fondamental de l'incertitude dans la pratique et l'éthique scientifiques amène ainsi à souligner l'écart entre la science, d'une part, et l'image de la science forgée par les discours scientifiques, d'autre part. Ces derniers se fondent sur l'illusion d'un accès à la certitude, à la complétude et à la garantie du savoir, proposant ainsi l'image d'une science toute-puissante, porteuse d'une valeur absolue et d'une capacité d'extension illimitée.

Conclusion : L'exclusion du régime de la certitude par la scientificité a pour conséquence que la science ne peut trouver qu'en dehors d'elle le socle de certitudes fondatrices servant de fondement à son identité comme institution et pratique sociale. Cette étanchéité entre rationalité scientifique et certitude entraîne donc une position d'hétéronomie de la science vis-à-vis des discours qui peuvent tenir pour elle une fonction de légitimation. Tout en impliquant une distinction nette entre les pratiques scientifiques et l'idéologie pourvoyeuse de certitudes, cette hétéronomie pointe donc également les limites de cette distinction : dépendante de ces discours qui pour autant doivent rester extérieurs à ces pratiques, l'institution scientifique porterait en elle le risque d'une contamination par les constructions idéologiques qui forgent d'elle une image idéalisée et déformée.

Mots-clés : incertitude ; scientisme ; épistémologie ; rationalité scientifique ; narcissisme

Summary

Context: The article explores the place and role of uncertainty in scientific rationality. If the ability to tolerate uncertainty can be understood as a condition of access to the register of knowledge, the quest for certainty is anchored in the psychic and narcissistic construction of the subject. This need for certainty, and the difficulty of psychically tolerating uncertainty, can be seen in the ordinary tendency to perceive scientific results as certain and definitive, and to refer to the ideal of scientific progress capable of achieving to a complete knowledge of the phenomena.

Objectives: Recalling that scientific practice and ethics are based on an elaboration and heuristic of uncertainty then leads to questioning the fates of this need for certainty, insofar as its exclusion from the functioning of science cannot suffice to renounce it. We can thus question the function held by the ideal of unlimited progress in the sciences, characteristic of the emergence of modern science: this ideal could be understood as a sublimatory outcome to the quest for certainty, related to this horizon of progress. The crisis into which this ideal of progress would have entered nevertheless invites us to question other ways by which the certainty excluded from scientific rationality is likely to return.

Method: Identifying the place held by uncertainty in the scientific practice leads to questioning different registers of uncertainty, and to distinguishing in particular epistemological uncertainty from metaphysical uncertainty, inherent in the progress of scientific knowledge. This irreducible uncertainty invites us to question the scientific rationality not so much as a successful mourning of the need for certainty, but as an unfinished uprooting. The scientific discourses can be seen as fantasy-like constructions, in which the quest for direct access to certainty returns in the form no longer of an ideal, but of a conviction on the nature of science.

Results: Highlighting the fundamental role of uncertainty in scientific practice and ethics thus leads to highlighting the gap between science, on the one hand, and the image of science forged by scientific discourses, on the other. The latter are based on the illusion of access to certainty, completeness and the guarantee of knowledge, thus proposing the image of an all-powerful science and carrying an absolute value. This inversion of the relationship to certainty invites us to point out the fantasmatic nature and function of scientific constructions.

Conclusion: The exclusion of the regime of certainty by scientificity has the consequence that science can only find outside of it the base of founding certainties serving as the foundation of its identity as an institution and social practice. This tightness between scientific rationality and certainty therefore leads to a position of heteronomy of science vis-à-vis the discourses that can take the place of legitimization for it within the social bond. While implying a clear distinction between scientific practices and the ideology that provides certainties, this heteronomy therefore also points to the limits of this distinction: dependent on these discourses which, however, must remain outside these practices, the scientific institution would carry within it, inherently, the risk of being contaminated by ideological constructions that forge an idealized and distorted image of it.

Key words: uncertainty; scientific ideology; scientific rationality; epistemology; narcissism

Introduction

L'époque contemporaine est souvent décrite comme une succession de crises et comme un règne de l'incertitude (Ricœur, 1988). La crise de la modernité, par la perte d'un cosmos fini et ordonné au profit d'un univers infini et vidé de toute téléologie, aurait ouvert un rapport au monde radicalement nouveau, et un cadre inédit pour la science et la pensée (Koyré, 1973). Mais le 20^{ème} siècle serait venu ajouter à cette incertitude ontologique le constat d'une incertitude épistémologique, non moins radicale. La chute des grands récits de progrès scientifique et social dans les tragédies et les totalitarismes, les philosophies dites de la « French Theory » et de la déconstruction, la révolution quantique et la mise à mal du déterminisme seraient autant d'ingrédients ayant contribué à faire désormais de l'incertain un soubassement essentiel du lien social et de la connaissance. Nombre de symptômes dits « contemporains » feraient alors figure de fragiles défenses contre cette incertitude.

Le propre de l'incertitude serait en effet de s'avérer difficilement tolérable, tant sur le plan pragmatique que narcissique. Face à une incertitude qui serait toujours susceptible de faire écho à la situation primaire de la *Hilflosigkeit* (Freud, 1926), l'exploration de l'environnement, la structuration du quotidien et l'immersion dans l'action ne pourraient se passer de points d'appui appréhendés sur le mode de la certitude : renvoyant à un certain nombre d'énoncés perçus comme stables et fiables, ce socle de certitude fournirait les repères fondamentaux guidant la vie pratique et sociale, et permettant de supporter le surgissement inévitable de l'incertain et de l'indéterminé. Mais la certitude formerait également la base de la construction psychique et narcissique du sujet : l'illusion d'omnipotence, bien que transitoire, est indispensable à la constitution du sentiment de sécurité qui fonde le sentiment de soi (Winnicott, 1983). La certitude serait également nécessaire pour garantir au sujet des points d'appui non soumis au doute quant à son origine et au pourquoi de son existence, sans lesquels il ne peut déployer son parcours identificatoire et le récit de sa propre histoire (Aulagnier, 1975).

La certitude relèverait ainsi de l'illusion nécessaire et de postulats fondamentaux dont la fonction est de pouvoir permettre au sujet d'accueillir l'incertitude. Les retrouvailles avec ce sentiment de certitude constituent alors, tout au long de la vie du sujet, une tentation défensive contre le risque de débordement d'angoisse et d'excitation qui découlent de l'incertain et de l'indéterminé. Il y aurait ainsi un paradoxe de l'incertitude, qui ne peut être accueillie par la psyché qu'à la condition que celle-ci dispose d'un socle de certitude, mais qui en même temps ne peut prendre que la forme d'un deuil, voire d'un arrachement, vis-à-vis de cette quête de certitudes.

La démarche scientifique semble incarner ce paradoxe de manière particulièrement perceptible. Ancrée dans une quête de réponses certaines, qui peut apparaître comme sa visée et son moteur, elle ne peut cependant prétendre à la certitude : bien plus encore, son fonctionnement comme son éthique reposent sur une heuristique de l'incertitude. Si les sciences visent bien à réduire le champ de l'incertain, elles exigent non seulement de tolérer l'incertitude, mais aussi de l'intégrer à part entière dans le processus de production de connaissances. Mais tandis que la construction du savoir scientifique peut apparaître comme

un processus d'arrachement et de sublimation vis-à-vis du désir de certitudes, la science n'en demeure pas moins, le plus souvent, perçue comme pourvoyeuse de certitudes. L'idéologie scientifique, telle qu'elle se serait déployée depuis la fin du 19^{ème} siècle, aurait repris à son compte l'illusion d'une science omnipotente et capable d'atteindre la certitude. Or, si l'idéal d'un accès à des certitudes scientifiques peut permettre de supporter, dans la réalité, le deuil de cette quête de certitude, il porte aussi le risque d'être confondu avec la réalité elle-même : s'en suit alors un malentendu sur les visées et le fonctionnement des procédures scientifiques, dont les mouvements anti-sciences d'une part, et les excès et hégémonies du scientisme d'autre part, constitueraient l'émanation.

Il s'agira ici d'interroger plus précisément le rapport que l'esprit scientifique entretient avec la certitude et avec l'incertitude, et de se demander comment le besoin de certitude est susceptible de faire retour dans la perception de la science, alors même que cette dernière consiste dans une mise au travail heuristique de l'incertitude. Cette question implique de distinguer la science comme procédures d'acquisition de connaissance, d'une part, et la science comme objet social renvoyant à un ensemble de représentations, de fantasmes et d'idéologies, d'autre part. Mais elle invite aussi à pointer les ambiguïtés de cette distinction : elle questionne notamment la nature, la fonction et la place du scientisme, entendu comme une image de la science dans laquelle viendrait faire retour ce qu'elle se doit d'exclure de son fonctionnement.

1. La scientificité comme travail de l'incertitude

Si tant est que l'on puisse user des termes de « démarche scientifique » ou d'« éthique scientifique » au singulier et de manière générique¹, cette démarche ou éthique semble reposer sur une exclusion de la certitude. Loin d'apparaître comme un défaut inévitable qu'il faudrait tenter de réduire autant de possible, l'incertitude semble au contraire au fondement de l'entreprise scientifique et du processus de fabrication des connaissances.

a) *La fabrication incertaine du savoir*

La capacité à tolérer l'incertitude serait exigée par la temporalité du processus de construction d'une connaissance scientifique, et par la multiplicité des facteurs, parmi lesquels le hasard, qui entrent en jeu dans la formation des hypothèses et dans leurs procédures de validation. L'absence de réponse immédiate, qui peut apparaître comme le moteur du questionnement qui mène à la connaissance, doit pouvoir être supportée tout au long du processus d'élaboration du savoir. De même que la *Hilflosigkeit* marquerait l'entrée dans la temporalité de l'existence humaine, l'incertitude exige non seulement de pouvoir renoncer à une certitude immédiate et de différer la satisfaction d'une réponse certaine, mais aussi de pouvoir envisager la possibilité de l'absence de réponse, et d'accepter que toute réponse doive être tenue pour provisoire.

Comme le souligne Aulagnier (1986), la distinction entre certitude et savoir recouvrirait alors le passage d'un fonctionnement régi par la pulsion vers un rapport au monde soumis à la loi de la castration : « L'abandon par l'enfant d'une visée pulsionnelle qui trouvait dans l'avoir, le voir, le savoir trois objets aptes à la satisfaire, abandon nécessaire à l'assomption en son nom propre de cette quête « solitaire » qui oblige le sujet à accepter

¹ Ce terme désigne ici, à la manière dont Russell (1947) parle d'un « esprit scientifique », un ensemble de valeurs et de questions communes à l'ensemble de la communauté scientifique. En ce sens, ce terme possède une pertinence au moins prescriptive, sans postuler pour autant une épistémologie commune aux différentes disciplines scientifiques : ces valeurs ou questions communes n'excluent pas que les critères de scientificité, les méthodes et procédures d'administration de la preuve puissent varier d'un domaine scientifique à l'autre.

l'incertitude et l'incomplétude de toute connaissance est à notre avis à entendre comme ce qui vient marquer le rapport du sujet au savoir du sceau de la castration. ». (Aulagnier, 1986, p.149-150). Si, d'un point de vue purement cognitif, l'écart entre savoir et certitude pourrait s'apparenter à une simple différence de degré, du point de vue métapsychologique, il s'agirait plutôt de deux modalités de rapports à l'objet. La temporalité et l'élaboration requises par la construction du savoir s'opposent à l'immédiateté et au caractère absolu de la certitude. Là où la certitude renverrait à la fois à la toute-puissance du narcissisme primaire et à un Autre tenant lieu de garant de la vérité, le savoir supposerait toujours un tiers et reposerait sur l'incomplétude de cet Autre : il témoignerait d'un renoncement à la jouissance, et d'une absence de garantie dans l'Autre. Mais si ce renoncement marque l'accès au registre de la quête de savoir, il laisserait néanmoins toujours persister, de manière sous-jacente, une quête de certitude qui chercherait toujours à annuler cette nécessité de médiation et cette absence de garantie.

Le savoir scientifique, loin de s'opposer à l'incertitude, aurait ainsi affaire à elle comme partie prenante inéliminable de la formation des hypothèses et de leurs évaluations empiriques. Le célèbre théorème d'incomplétude de Gödel (1931) souligne que tout système logique fait nécessairement appel à des propositions dites indécidables, ne pouvant être ni infirmées ni confirmées. Par ailleurs, les procédures expérimentales et les divers instruments et méthodes de mesure excluent l'exactitude et confrontent le chercheur à une part inéliminable d'approximation. Les modélisations scientifiques reposent sur des processus d'idéalisation de la complexité des phénomènes qu'elles cherchent à représenter, conduisant nécessairement à une part inéluctable d'inexactitude (Kampourakis et McCain, 2019). Par ailleurs, la multiplicité inquantifiable et incontrôlable des facteurs régissant les phénomènes dans leurs conditions écologiques, par opposition aux conditions de laboratoires, font que même les lois naturelles posées comme exactes dans leurs formulations mathématiques se révèlent approximatives dans leurs applications aux faits réels, toujours soumis en même temps à d'autres propriétés et variables que celles qui entrent en jeu dans la loi (Chalmers, 1981).

b) Idéal de certitude, éthique de l'incertitude

Poincaré (1905) a souligné que cette approximation inéluctable des lois scientifiques vient entrer en conflit avec le besoin de certitude. Ce serait alors la croyance dans la possibilité d'atteindre la certitude par le progrès infini des sciences qui viendrait, sous forme d'idéal, compenser et permettre de supporter cette approximation jusqu'à présent inéliminable : « Les savants n'ont jamais méconnu cette réalité ; cependant ils croient, à tort ou à raison, que toute loi pourra être remplacée par une autre plus approchée et plus probable, que cette nouvelle loi ne sera elle-même que provisoire, mais que le même mouvement pourra continuer indéfiniment, de sorte que la science, en progressant, possèdera des lois de plus en plus probables, que l'approximation finira par différer aussi peu que l'on veut de l'exactitude et la probabilité de la certitude » (1905, p.251)². La science moderne, née dans l'incertitude d'un univers infini, aurait ainsi trouvé un point d'appui dans l'assurance d'un idéal de progrès lui aussi infini. À la manière dont l'omnipotence du narcissisme primaire, irrémédiablement perdue, resurgit sous les traits de la formation de l'idéal (Freud, 1914), la croyance en un progrès des sciences menant à la certitude permettrait de supporter l'indétermination de la modernité, et l'approximation présente des résultats scientifiques.

² Ce passage est cité par Barberousse (2008), qui retrace la naissance et l'importance prise par cette épistémologie de l'approximation ou de la connaissance approchée au début du 20^{ème} siècle, et sa résurgence actuelle en épistémologie, notamment dans les débats sur la portée et les limites des calculs et simulations numériques en physique.

Mais cette croyance dans l'idéal d'une certitude qui pourrait être atteinte par le progrès scientifique, et qui viendrait rendre supportable la réalité de l'approximation, s'est trouvée, elle aussi, relativisée par les débats épistémologiques du 20^{ème} siècle. Le critère popperien de la falsifiabilité (Popper, 1934) ne remet pas en cause le progrès scientifique, ni la possibilité pour la science de s'appuyer sur des connaissances considérées comme des certitudes, mais il ôte à une telle certitude tout caractère absolu et définitif. La réfutabilité des énoncés, élevée au rang de critère de scientificité, fait de la connaissance scientifique un ensemble d'énoncés provisoirement acceptés et toujours en attente de leur possible falsification. Autrement dit, si tant est qu'une science puisse produire une conviction de l'ordre de la certitude, cette certitude ne peut être que celle qu'un énoncé s'est révélé faux, et non la certitude qu'un énoncé a été validé.

Le critère de la falsifiabilité possède ainsi des implications majeures pour l'éthique de la démarche scientifique : le chercheur doit renoncer, dans sa démarche empirique, au besoin de certitude, même si celui-ci constitue le moteur sous-jacent de sa quête. L'élaboration d'une hypothèse, sa confrontation aux protocoles expérimentaux et sa reformulation éventuelle doivent viser à expliciter les conditions dans lesquelles cet énoncé peut être réfuté, et non à parvenir à sa confirmation. L'énoncé le plus audacieux et le plus informatif scientifiquement étant également l'énoncé le plus réfutable – car il contient davantage d'informations pouvant être invalidées par les faits –, l'éthique du chercheur suppose de chercher à maintenir le plus haut degré possible de risque et d'incertitude.

Si le besoin de certitude peut ainsi faire retour dans l'idéal progressiste d'une accumulation des résultats scientifiques, cet idéal viendrait néanmoins achopper sur l'impossibilité de conférer un fondement épistémologique suffisant à la notion de confirmation scientifique. Mais cet idéal de certitude rencontre également une limite d'ordre métaphysique : l'accumulation des connaissances scientifiques, plutôt que de nous rapprocher d'un horizon de certitude, comme l'implique l'idéal progressiste, viendrait plutôt, en réalité, créer de nouveaux champs d'incertitude. Le progrès des sciences serait générateur d'une extension du territoire de l'incertain et de l'ignorance, et non l'opérateur de sa réduction progressive.

c) Le possible et l'incertain métaphysique

Aux différentes formes d'incertitudes épistémologiques vient s'ajouter une incertitude métaphysique, qui découle du rapport que les connaissances scientifiques entretiennent avec le possible. On peut en effet supposer que loin d'aboutir à remplacer l'incertain par des certitudes, les discours scientifiques sont producteurs d'incertitude, au sens où ils soulèvent de nouvelles questions, dessinent de nouveaux possibles, peuplent le monde de nouveaux objets et de nouvelles perspectives. La quête de savoir, loin d'aboutir à une clôture, se relancerait toujours d'elle-même, faisant surgir de nouveaux champs de surprise et de questionnement qu'elle se donne pour tâche de nommer et d'explorer.

Cette création ontologique d'incertitude, inséparable de la progression des connaissances, serait au fondement du rapport au monde initié par la science moderne. La perte d'un cosmos clos ouvre le monde sur l'histoire, aboutissant à définir le monde lui-même comme un horizon des possibles (Foessel, 2012)³. Cette incertitude métaphysique se serait vue

³ Cette association étroite entre la science et un horizon de nouveaux possibles est sous-jacente à ce que Dupuy (2002) décrit comme une impossibilité métaphysique à croire à la catastrophe écologique à venir : tant que cette catastrophe est considérée comme faisant partie du champ des possibles, elle ne peut être crue, et cette impossibilité d'y croire est renforcée par l'idée que la progression des connaissances scientifiques viendrait ouvrir d'autres possibles. La seule manière d'agir afin d'éviter cette catastrophe exige, selon Dupuy, de sortir de cette conception d'un horizon des possibles et de considérer la catastrophe comme certaine, ce qui implique de se la représenter non plus comme à venir mais comme passée, comme si elle avait déjà eu lieu.

redoublée, au cours du 20^{ème} siècle, par les débats sur la place du déterminisme. Tandis que la science moderne s'ouvre sur un univers infini, mais qui peut néanmoins être soumis aux lois d'une physique mécaniciste, plusieurs champs scientifiques ont mis en avant, au cours du 20^{ème} siècle, des phénomènes qui seraient de nature indéterministe et stochastique, ou de nature trop complexe pour être modélisés autrement que de manière probabiliste.

La théorie quantique aurait ainsi soulevé la question d'une incertitude qui n'est plus synonyme d'ignorance : elle ne découlerait plus uniquement de l'impossibilité de connaître la totalité des phénomènes dans un monde infini, mais d'une incertitude portant sur la nature de l'univers lui-même (Peat, 2002). L'incertitude se trouve par ailleurs élevée au rang de concept théorique ou d'objet de réflexion épistémologique à part entière dans les branches scientifiques, très diversifiées, qui pensent aujourd'hui l'élaboration de connaissances en contexte d'incertitude. La théorie des jeux avait posé, dès la première moitié du 20^{ème} siècle, la question de la formalisation des décisions des agents sous incertitude. La théorie du chaos soulève quant à elle la question du rapport entre différents types d'incertitude : l'approximation, l'imprévisibilité et l'indétermination. La sensibilité de certains systèmes dynamiques aux conditions initiales peut ainsi constituer un obstacle à leur prévisibilité, même lorsque ces systèmes sont régis par un fonctionnement déterministe : il est impossible de produire une connaissance suffisamment précise de ces conditions initiales, qui sont susceptibles d'engendrer des conséquences différentes même lorsqu'elles ne diffèrent l'une de l'autre que de manière infime. L'incertitude apparaît ici irréductible, même en l'absence d'une incertitude ontologique qui serait constituée par l'intervention du hasard.

L'idéal de progrès, qui peut conférer à la pratique scientifique un moteur et un horizon, contiendrait en lui-même cette part métaphysique et irréductible d'incertitude. Le deuil de la quête de certitude ne pourrait ainsi trouver sa résolution complète dans la sublimation par l'idéal : il prendrait plutôt la forme d'un arrachement permanent, dans lequel l'esprit scientifique ne cesserait jamais de travailler à exclure ce besoin de certitude, toujours prêt à faire de la science un objet de foi.

2. Le renoncement à la quête de certitude : un deuil incertain

a) L'esprit scientifique, un scepticisme à rebours du besoin de certitudes

La rationalité propre à l'éthique scientifique doit alors se construire non pas seulement en dehors, mais à l'encontre de ce processus de création de certitudes. Russell (1947) a souligné à quel point « l'esprit scientifique » implique d'adopter une attitude sceptique et de pouvoir vivre sans certitudes. Il s'agit de refuser non seulement les affirmations dogmatiques, contraires à la démarche de réfutations et de reformulations incessante des connaissances, mais également tout type de croyance qui serait adoptée pour son caractère pragmatiquement utile ou psychologiquement réconfortant (Bouveresse, 2010). Autrement dit, la rationalité scientifique renoncerait à toute prétention à la certitude non pas seulement parce que toute science est dominée par l'approximation, mais aussi parce que la certitude serait toujours liée à une visée pragmatique d'utilité, de puissance et d'emprise. Contre la tentation utilitariste, Russell pose cette visée d'un esprit scientifique se protégeant des certitudes qui seraient des gages de réassurance ou de puissance, et qui relèveraient du registre de la foi. Il souligne ainsi une accointance entre cette visée de l'esprit scientifique et celle de la démocratie, qui en constituerait le pendant dans le registre politique : la démocratie, elle aussi construite sur l'idéal d'une pensée rationnelle, va à l'encontre de toute conception utilitariste de la vérité : elle repose sur la capacité à préférer l'inconfort de l'incertitude à l'assurance des arguments d'autorité (Bouveresse, 2010).

Mais, constate Russell, un glissement serait survenu progressivement, d'une science comme produit d'un désir de connaissance vers une science comme produit d'un désir de pouvoir. Venu supplanter dans un premier temps la place dévolue aux religions, l'idéal de progrès des connaissances porté par la science moderne se serait finalement retrouvé ruiné par son propre succès. La métaphysique impliquée par les découvertes de la science moderne, posant un univers dénué de toute téléologie et de cohérence, engendrerait la menace du nihilisme. Cette absence intolérable de certitude et de déterminisme aurait engendré un retour de la foi, prenant la forme d'une confiance aveugle dans la science comme pouvoir et comme technique. Autrement dit, plus la science comme savoir se trouverait désavouée, par incapacité à supporter l'incertitude radicale à laquelle elle nous confronte, et plus la science comme outil de pouvoir, pourvoyeuse de certitudes pratiques, serait objet de foi aveugle. (Bouveresse, 2010).

Dans cette mutation, l'idéal de savoir se trouverait rabattu sur l'idéal technique, apte à fournir des certitudes pratiques. Cette foi dans le pouvoir de la science ne consiste plus à renvoyer le besoin de certitude à l'horizon d'un idéal progressiste : il relèverait plutôt d'un effet de retour dans le réel de ce besoin de certitude, par la conviction d'un pouvoir effectif et illimité des sciences, par le biais de la technique. Exclue à la fois de l'éthique de la pratique scientifique et de son idéal de progrès, la certitude s'attache alors à une image de la science qu'elle façonne selon son désir, sur le modèle d'un objet de foi. Cette image déformée de la science, pourvoyeuse de certitudes et de pouvoirs techniques illimités, constituerait une issue fantasmatique au besoin de certitude. Mais si le fantasme ne peut tenir sa fonction qu'en étant distingué de la perception de la réalité, il tend quant à lui à se méconnaître comme fantasme. Lorsque cette image de la science tend à se confondre avec la science elle-même, elle s'apparente alors à un déni du deuil de la certitude.

b) Certitude et légitimation : l'hétéronomie de la rationalité scientifique

Cette construction fantasmatique qui s'ignore comme telle et qui finit par prendre la place de l'objet n'est pas sans évoquer les rapports ambigus qu'entretiennent avec la science les idéologies scientistes : porteurs de cette image d'une science faisant l'objet d'une confiance absolue, aux prétentions illimitées et capables de fournir des certitudes complètes, les discours scientistes, tels qu'ils émergent en France à la fin du 19^{ème} siècle⁴, prennent le contrepied de l'horizon d'indétermination et d'incertitude constitutive de la modernité. Trouvant leurs racines et leur légitimation dans l'idéal progressiste inhérent à cette modernité, ces discours scientistes seraient entrés en crise, si l'on suit Russell, lorsque cet idéal de progrès, loin de garantir un accès futur à la certitude, apparaît sous le nouveau visage d'une indétermination et d'un incertain toujours plus irréductibles. Miné dans sa fonction de légitimation, le discours de progrès se verrait alors remplacé par le discours d'une efficacité et d'une rentabilité immédiates des découvertes scientifiques. Alors même qu'il relève, dans cette fonction d'idéalisation et de légitimation, d'une nature idéologique, le discours scientiste consiste alors à méconnaître son caractère idéologique et à faire percevoir comme réelle cette image fantasmatique de la science.

Les discours scientistes, loin de renvoyer à des excès de la rationalité scientifique ou à des risques qui lui seraient inhérents, porteraient au contraire la marque de ce qu'elle se doit d'exclure, à savoir la croyance dans un accès à la certitude et à la complétude du savoir. Mais ils mettent par ailleurs en évidence, comme l'a souligné Lyotard (1979), le fait que la science ne peut trouver qu'à l'extérieur d'elle-même les discours qui peuvent tenir pour elle une

⁴ Pour une analyse historique de la naissance du scientisme en France, on peut se rapporter notamment aux travaux de Schöttler (2013) et de Brenner (2009).

fonction de légitimation. Si l'éthique scientifique ne peut consister, à la manière dont l'affirme Russel, qu'à refuser toute contamination par des croyances idéologiques et par des considérations d'utilité, il s'ensuit que la science ne peut se trouver qu'en position d'hétéronomie quant aux discours qui forgent d'elle une image comme objet social, et quant aux institutions susceptibles de lui fournir les moyens de subsister. Une science qui produirait elle-même les discours visant à la justifier, à la légitimer et à lui conférer une place dans le social se verrait contrevvenir à cette éthique d'une séparation entre la pratique scientifique et les croyances organisant le lien social, toujours empruntes de valeurs pragmatiques, affectives et narcissiques.

Cette hétéronomie découle donc de l'exclusion nécessaire du besoin de certitudes par la rationalité scientifique. Mais la constitution d'un socle de certitudes joue un rôle primordial dans la constitution des assises narcissiques d'un sujet ou d'un groupe : elles tiennent le rôle d'un point de garantie non discutable dans le rapport que le sujet ou le groupe entretiennent avec leur origine, à partir desquels peut venir s'articuler la construction d'une identité narrative et d'une image de soi. Si l'on suit Aulagnier (1975), ces énoncés fondamentaux sont à la base du contrat narcissique du sujet, qui confère à ce dernier une place au sein du lien social, et pose le fondement de son parcours identificatoire. On peut alors supposer que lorsqu'il s'agit non plus d'un sujet mais d'une communauté ou d'une institution, ces énoncés fondamentaux fournissant des points de certitude identificatoires sont à chercher au sein des discours idéologiques et des récits prenant fonction de mythe, proches de ce que Lyotard désigne sous le terme de méta-récits possédant une fonction de légitimation. Tout en se devant, en tant que procédure d'élaboration du savoir, d'exclure la certitude, la science est donc elle aussi soumise, en tant que communauté, institution et pratique sociale, à cette nécessité de pouvoir s'appuyer sur des points de certitudes identitaires et sur des récits mettant en scène ses origines, ses visées et ses idéaux. Le scientisme peut, dans cette perspective, être interrogé comme un discours tenant cette fonction identitaire et légitimante vis-à-vis de la science moderne, au prix d'une idéalisation qui occulte l'écart entre savoir et certitude, et entre connaissance et puissance.

Pointer les fonctions psychiques et narcissiques tenues par la certitude invite ainsi à souligner les limites d'une distinction nette entre science et idéologie, et l'impossibilité d'une science qui pourrait se maintenir comme institution tout en rejetant comme étrangers à elle les discours idéologiques qui la constituent comme objet social. Si l'éthique scientifique consiste à tenir éloignée de ses pratiques cette dimension idéologique, le risque de confusion de langues entre ces deux registres lui est inhérent. La position d'hétéronomie de la science pointe ainsi à la fois l'exigence de l'éthique scientifique, et la fragilité de la science, de par sa dépendance paradoxale envers des discours qui tout en lui étant extérieurs, forgent une image d'elle, de ses visées et de son fonctionnement. Si l'on prolonge les analyses de Russel par celles de Lyotard, il ne s'agit donc plus seulement de penser l'idéal scientifique comme un processus d'arrachement jamais achevé vis-à-vis du besoin de certitude, mais aussi vis-à-vis du risque permanent de contamination par des discours idéologiques, qui découle de son hétéronomie.

Conclusion

Définir la rationalité scientifique comme une éthique et une heuristique de l'incertitude amène ainsi à questionner les destins du besoin de certitude, contre lequel se construirait l'établissement des procédures scientifiques. Si l'idéal progressiste issu de la modernité peut faire figure d'issue sublimatoire vis-à-vis de cette quête de certitude, la crise des récits de progrès au cours du 20^{ème} siècle interroge les mutations des discours scientistes

construits sur cet idéal. Mettre en évidence les différents registres d'incertitude – épistémologique, métaphysique- à l'œuvre dans la pratique scientifique permet de distinguer clairement la science des discours scientistes, en repérant leurs positions opposées vis-à-vis de la certitude. L'image scientiste de la science, qui repose sur une confiance dans sa capacité à fournir des certitudes, reposerait ainsi sur un effet de retour de cette quête de certitude exclue du champ scientifique, et rabattrait le registre du savoir sur celui de l'immédiateté, de la complétude et de la garantie absolue caractérisant le rapport fantasmatique à l'objet.

Souligner cet effet de retour de la certitude dans les idéologies scientistes invite alors à déconstruire ces discours, en pointant la déformation qu'ils opèrent dans cette construction de l'image idéalisée d'une science toute-puissante. Mais cet ancrage du scientisme dans la quête de certitude révèle également la fonction de légitimation qui peut échoir aux discours scientistes vis-à-vis des pratiques scientifiques, auxquelles ils garantissent une valeur, une utilité et une rentabilité sociale. L'hétéronomie de la science vis-à-vis du discours idéologique, et les gains narcissiques et pratiques qui découlent, pour les pratiques scientifiques, de cette légitimation scientiste mettent en évidence le risque inhérent d'une contamination de la science par ces discours dans lesquels resurgit le fantasme d'un accès à la certitude. Plutôt qu'à une limitation des prétentions de la rationalité scientifique, la critique du scientisme appellerait alors à la reconstruction d'un idéal scientifique qui reconnaisse la place qu'y joue l'incertitude, et qui puisse s'appuyer sur des récits légitimants ayant élaboré la perte de cette image toute-puissante.

L'auteure déclare ne pas avoir de liens d'intérêt.

Références

- Aulagnier, P. (1986/2001). *Un interprète en quête de sens*. Paris : Payot & Rivages.
- Aulagnier, P. (1975/2003). *La violence de l'interprétation*. Paris : PUF.
- Barberousse, A. (2008). La valeur de la connaissance approchée. L'épistémologie de l'approximation d'Émile Borel. *Revue d'histoire des mathématiques*, Tome 14, n°1, p. 53-75.
- Bouveresse, J. (2010). Bertrand Russell, la science, la démocratie et la « poursuite de la vérité ». *Agone*, n°44, p.73-106.
- Brenner, A. (2009). Science et scientisme. *Raison présente*, 171, p.15-27.
- Chalmers, A.F. (1981/1990). *Qu'est-ce que la science ?* Paris : Le Livre de Poche.
- Dupuy, J.P. (2002). *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*. Paris : Seuil.
- Fœssel, M. (2012). *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*. Paris : Seuil
- Freud, S. (1926/2014). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : Payot & Rivages.
- Freud, S. (1914/2012). *Pour introduire le narcissisme*. Paris : Payot.

- Gödel, K. (1931/1997). *Sur les propositions formellement indécidables de « Principia mathematica » et des systèmes apparentés*. Paris : Seuil.
- Kampourakis, K. et McCain, K. (2019). *Uncertainty: How it makes science advance*. Oxford: Oxford University Press.
- Koyré, A. (1973). *Du monde clos à l'univers infini*. Paris : Gallimard.
- Lyotard, J. F. (1979). *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*. Paris : Minuit.
- Peat, D. (2002). *From Certainty to Uncertainty: The Story of Science and Ideas in the Twentieth century*. Washington D.C.: Joseph Henry Press.
- Poincaré, H. (1905). *La valeur de la science*. Paris : Flammarion.
- Popper, K. (1956). *Misère de l'historicisme*. Paris : Plon.
- Popper, K. (1934/1973). *La logique de la découverte scientifique*. Paris : Payot.
- Ricœur, P. (1988). La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? *Revue de Théologie et de Philosophie*, n°1, p. 1-19.
- Russell, B. (1947). *L'esprit scientifique et la science dans le monde moderne*. Paris : J.- B. Janin.
- Schöttler P. (2013). Scientisme : sur l'histoire d'un concept difficile. *Revue de synthèse*, n°134/1, p. 89-113.
- Winnicott, D.-W. (1951/1983). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. In *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.